

Chères consoeurs, chers confrères, mesdames et messieurs, ce sont les trajectoires humaines de trois Alésiens qui auront marqué la deuxième partie du XXe siècle dont je vais vous parler. Trois personnages dont deux sont issus du terroir cévenol et un troisième que le hasard de la deuxième Guerre mondiale a parachuté dans notre ville où il a vécu près de 40 années. Chacun y laissera une empreinte de son vécu et de ses créations artistiques. Tous les trois se connaissaient et la providence a voulu que je les rencontre durant les trente années qui ont précédé l'an 2000, tout en partageant le quotidien de leurs créations.

Emile Martin (1914 – 1989)

Né le 7 mai 1914 à Cendras (Gard), Emile Martin a débuté sa formation musicale auprès de son oncle qui était maître de chapelle de la cathédrale de Nîmes. Ordonné prêtre en 1939, membre de l'Oratoire à partir de 1947, Docteur ès lettres en Sorbonne, diplômé de grec biblique, chroniqueur au *Figaro*, le père Emile Martin, aujourd'hui injustement oublié, a embrassé la cause musicale tout au long de sa vie avec un savoir-faire évident et une passion sans égale.

De 1939 à 1951, il est maître de chapelle et organiste à l'église Sainte-Odile dans le XVIIe arrondissement de Paris, puis maître de chapelle de l'église Saint-Eustache, de 1964 jusqu'à sa retraite en 1988.

En 1944, il crée et dirige le chœur des chanteurs de Saint-Eustache. Sous sa direction, de nombreux disques de musique ancienne ont été enregistrés avec des oeuvres variées, françaises ou étrangères (dont des cantates de J.-S. Bach, des oeuvres religieuses de Palestrina, Victoria, Charpentier, Mozart, Beethoven...) avec à l'orgue des personnalités telles que Maurice Duruflé, Marie-Claire Alain, Jean Guillou.

*En 1949, il crée une **Messe du sacre des Rois de France** qu'il fait passer pour une oeuvre du musicien Etienne Moulinié (1599-1676) alors qu'elle est en réalité de sa composition. Cependant, le succès en est éclatant et avant que les musicologues n'émettent quelques doutes sur l'origine de la pièce, la supercherie est totale. Le père Martin souhaitait simplement diriger une musique « pastiche » de celle qu'il aimait (*Musica Memoria*)*

Voici ce qu'écrivait Emile Vuillermoz à ce sujet (Critique musicale, 1902-1960, Paris, L'Harmattan, p. 490-492) : « Les augures de la musicologie sont en émoi. Une des manifestations du bimillénaire de Paris les a placés dans une situation assez gênante dont la Radio vient d'aggraver l'inconfort en la révélant à l'univers entier. Pour ceux qui ne connaissent pas les données du problème, résumons ce curieux incident technique.

*Il y a deux ans, le R.P Martin, de l'Oratoire, musicien éminent, compositeur, organiste et maître de chapelle, qui dirige l'importante phalange des Chanteurs de Saint-Eustache, exhuma une oeuvre attribuée à Etienne Moulinié (1579 – 1676) : la **Messe du sacre des Rois de France**. Les citoyens de la Quatrième République purent entendre cette partition grandiose à Saint-Roch, puis à la Radio, puis cet été au festival d'Aix-en-Provence et enfin ces jours derniers devant tous les corps constitués, à la basilique de Saint-Denis.*

Ces exécutions furent partout accueillies avec enthousiasme. On salua le génie du maître languedocien qui honora de si magistrale façon l'art du 17^e siècle, on s'extasia sur la grandeur et la noblesse de ce magnifique décor sonore et, en particulier, de ces fulgurants appels polyphoniques de trompette qui devaient sonner si splendidement sous les voûtes de la cathédrale de Reims, et l'on déclara que Moulinié nous avait légué là un véritable chef-d'oeuvre.

Cependant, un des membres de la Société Française de Musicologie dont le R.P. Martin fait partie, et qui avait été amené à consulter les archives musicales rémoises – Félix Raugel – fut troublé par cette révélation. Le protocole des sacres réservait formellement au maître de musique en exercice le privilège de composer la messe exécutée au cours de la cérémonie. Or, Moulinié, n'ayant jamais rempli ces fonctions ne pouvait être l'auteur d'une oeuvre de ce genre. Creusant plus méthodiquement le problème, Raugel découvrit que le Vivat Rex, qui est une des pages les plus réussies de la messe « reconstituée » par le R.P. Martin, n'était jamais traité en épisode chanté, mais traditionnellement, crié par la foule. Enfin, les beaux appels de trompette entendus à Saint-Denis ne pouvaient être exécutés que par des instruments à pistons qui n'existaient pas au 17^e siècle ; au cours des sacres de Louis XIII et de Louis XVI, on n'entendit que des sonneries militaires.

En attendant, Bernard Gavoty (organiste de saint-Louis des Invalides) a mis tout le monde d'accord en signalant que les vraies victimes de ce procès étaient... les rois de France, puisque tout le monde applaudit depuis deux ans une messe admirable, composée pour leur couronnement, alors qu'ils sont, en somme, les seuls à ne l'avoir jamais entendue ! Opéra, 19 décembre 1951. »

Son oeuvre littéraire est dotée d'un caractère mordant comme la personnalité

de l'auteur qui ne laissait pas indifférents les privilégiés qui l'ont approché. Le père Martin est décédé à Lisieux le 7 novembre 1989 de cette même année.

Thierry Martin rappela quelques anecdotes concernant le comédien Michel Galabru qui avait été élève du Père Martin à L'enclos Saint-François de Montpellier. Le conférencier évoque également sa rencontre en 1983 avec le Père Martin dans le presbytère de St-Eustache. En 1984, à l'invitation de Roger Roucaute, maire d'Alès, le Père Martin fera une conférence au théâtre municipal sur l'œuvre de J.-S. Bach. Cette année-là, il rencontrera son cousin Pierre-André Benoit, qu'il n'avait plus revu depuis de nombreuses années.

Pierre-André BENOIT (1921 – 1993)

Une rencontre et quelques histoires

Il existe des biographies et de nombreux témoignages sur l'excellence de l'œuvre imprimée et poétique de Pierre-André Benoit, mais en revanche peu de nos contemporains connaissent le personnage ! Celui qui, au quotidien de son existence, vivait dans une discrétion quasi malade, passant inaperçu lorsqu'il arpentait les rues d'Alès et sélectionnant ses amis selon des critères personnels très précis ! J'ai eu l'avantage de le connaître et de le fréquenter durant une dizaine d'années à partir de 1983, de façon fortuite à l'occasion d'un concert de musique baroque, donné dans le château médiéval de Régis de Ramel, à Rivières. Nous nous y étions rencontrés, et une quinzaine de jours après, il m'invitait à le rejoindre pour faire meilleure connaissance, sans trop savoir à qui j'allais m'adresser. Trois heures durant, dans un petit salon du Château-Moderne, nous avons longuement échangé sur nos passions communes.

De la discrétion avant tout

En pénétrant son univers pétri autant de créativité que d'une solitude suicidaire, je me suis trouvé face à un homme qui avait du mal à se lier et qui, lorsqu'il lui arrivait d'avoir une relation privilégiée avec l'autre, se faisait tentaculaire et possessif. Au point qu'il devenait le générateur, le déclencheur de conflits inévitables ! J'en parle d'autant mieux que je me suis retrouvé à diverses reprises tantôt dans le boudoir où il se confessait, tantôt dans le Maelström qu'il avait suscité. Nombreuses furent les aventures avortées dans

lesquelles il se fourvoyait. Autant il pouvait avoir le nez fin dans le domaine artistique, autant il mettait les pieds dans le plat et s'embourbait dans la relation humaine, plus encore lorsqu'elle se faisait affective. On l'aimait ou on le repoussait, il y avait chez lui un mégalithe pétri dans de l'argile ! Toutefois, il n'est pas dans mon charisme de révéler les dernières dérives de son vécu terrestre, plus tard peut-être...

Intimité au Château-Moderne

Mais, j'aimerais évoquer quelques aspects de la vie ordinaire au Château-Moderne de Rivières où il a passé ses dernières années. Lieu privé et réservé à une petite douzaine de familiers ayant le sésame qui permettait de pousser l'huissier d'entrée pour pénétrer dans ce Saint des saints, celui de son univers. C'est toujours autour d'un verre que s'amorçait la conversation, quelquefois futile ou banale, souvent enjouée. L'été, c'était en compagnie d'un sirop anisé et l'hiver avec une tasse de thé... Et alors, il vous observait, vous dégustait comme une friandise avec son œil vivace et coquin. Seuls les intimes avaient droit à ce genre de privautés comme si l'on méritait sa présence. Pendant les trois premières années, nous nous sommes observés jusqu'au jour où il m'a accordé une confiance réservée. J'allais, à cette époque-là, chaque trois semaines à Paris... Le sachant, il me chargea de transporter des livres, Ses livres, pour les remettre à sa clientèle bibliophile parisienne. Me voici donc en Missi Dominici, la sacoche emplies de quelques partitions musicales et au milieu des pages, un dessin de Braque ou de Picasso que j'étais chargé de porter à son commanditaire.

Les déjeuners chez PAB

Les repas ordinaires étaient pris à l'étage dans un petit salon, peuplé de dessins et gouaches de Léopold Survage. Le repas le plus original que j'ai pu consommer est celui en compagnie de son cousin, l'illustre Émile Martin, prêtre de l'Oratoire et directeur des Chœurs de Saint-Eustache à Paris. Tous les mets étaient marqués par la couleur orange : carottes, courge, saumon, Gouda... Peu importait le goût, on mangea tout de bonne humeur. Il retrouvait et accueillait son cousin cévenol, après plusieurs années de brouille familiale, dont on avait perdu l'origine.

En revanche, les grands repas réunissaient, dans la salle à manger du rez-de-chaussée, une douzaine d'invités autour de la table ovale, avec un rituel immuable quant au menu. Croquettes au fromage, truite saumonée avec légumes et mayonnaise, fromages et tarte selon les fruits ou les fleurs de saison... Car, quelquefois Henriette Cellier, la cuisinière, préparait une tarte aux

fleurs d'acacia. Un régal somptueux ! Henriette avait un tour de main inimitable dans l'art culinaire, transformant des simples en un festival de saveurs.

Le repas terminé, les invités se dirigeaient vers le deuxième grand salon, de même niveau que la salle à manger, pour converser dans les fauteuils Louis XVI, en bois doré, et boire du café ou bien une décoction préparée par Henriette. Mais là, secret... Elle n'avouait rien quant à la composition du breuvage.

Des rencontres inédites

A plusieurs reprises, PAB avait pris l'habitude de fréquenter un de mes deux appartements alésiens, que j'ai successivement occupé, à l'occasion des Rencontres conviviales que j'y instituais annuellement. Là, douze personnes issues de milieux sociaux et culturels divers y étaient réunies, sans savoir quelle pouvait être l'identité de l'autre. Aucune présentation n'était faite volontairement... Un jeu qui passionnait PAB. Le milliardaire côtoyait le garçon de café et l'écrivain en vogue la femme de ménage. C'était indéniablement une gageure : savoir quels liens étroits allaient relier tous ces êtres. Le miracle se produisait régulièrement, et des sentiments de grande humanité et de culture se tissaient entre certains de ces invités aux conditions de vie si différentes. PAB s'y libérait étonnamment, illustrant de son rire haut perché, le fleuve de conversations et d'idées les plus diverses qui y coulaient quatre heures durant.

Très souvent, les dernières années, nous retrouvions vers 13 h 15 au Grand Café Gambrinus d'Alès pour échanger quelques points de vue tant sur des problèmes d'actualité que sur la donation à la ville d'Alès de ses collections. Mais encore la construction du musée d'art moderne de Rochebelle et la scénographie qu'il espérait mettre en œuvre pour ses livres, peintures et fabuleux objets d'art, formant son « Fruit donné ». Il était alors dans le réel, préoccupé comme un homme d'affaires américain, avec son éternel carnet à la main où il croquait autant d'idées que de profils de ses contemporains, une manie d'artiste.

Pierre-André Benoit aimait, comme tout le monde, la vie et savait se montrer sociable à condition qu'il soit au centre de ceux qui l'entouraient ! Apanage peut-être d'une anxieuse timidité où ses sentiments véritables pour Celui, qu'il aura attendu toute existence, n'auront pu trouver une véritable expression, un parfait achèvement.

Edouard Sciortino (1893 – 1979)

Il était né en 1893 au Caire, alors protectorat britannique, d'un père d'origine italienne et avocat international. Il avait donc la nationalité britannique et peu avant que ne soit déclarée la 1^{ère} Guerre mondiale, il rejoint Paris pour y préparer une licence en droit. Sans l'avouer à sa famille, il suit en parallèle, à la Schola Cantorum de la rue Saint-Jacques, les cours d'écriture musicale et d'orchestration de Vincent D'Indy, ainsi que ceux de chant grégorien avec Amédée Gastoué. Il en sort diplômé et il enseignera à son tour l'harmonie et le chant grégorien. Il se marie et a trois fils (Stéphane, Patrice et Daniel) dont les deux premiers épouseront des carrières artistiques.

Lorsqu'éclate la 2^e Guerre mondiale, il fuit Paris avec femme et enfants (être anglais à Paris à ce moment-là n'était pas idéal) pour rejoindre la zone non-occupée. Et en 1941, après quelques divagations ferroviaires, la famille se retrouve à Alès où il demeurera jusqu'à son décès en avril 1979. Ses obsèques auront lieu dans la cathédrale d'Alès, mais ses fils ramèneront sa dépouille, à Paris, au cimetière du Père Lachaise où il est inhumé.

Son œuvre compte 21 Opus dont la plupart sont toujours éditées chez Lemoine à Paris.

L'Hymne à la nuit est une harmonisation due à Joseph Noyon (1888-1962) d'un thème de l'opéra de Jean Philippe Rameau Hippolyte et Aricie, créé en 1733 (duo des Prêtresses de Diane, « Rendons un éternel hommage », acte I, scène 3). Les paroles de l'Hymne à la nuit ont été écrites par le compositeur Édouard Sciortino (1893-1979). Hippolyte et Aricie est le premier opéra composé par Jean Philippe Rameau, alors âgé de cinquante ans. Le livret, est directement inspiré bien que notablement modifié, du Phèdre de Racine, de Sénèque et d'Euripide. Ainsi Hippolyte ne meurt pas et sa résurrection permet une conclusion heureuse.

Audition Hymne à la nuit et Stéphanie extrait de Shamrock.